

# Le Gout Amer du Sel

Cette nouvelle est issue d'un événement tragique majeur impliquant des Italiens dans le Gard datant de la fin du XIXe siècle :

- **Le Massacre des Italiens d'Aigues-Mortes (17 août 1893) :**
  - **Lieu :** Aigues-Mortes, dans le Gard.
  - **Faits :** Une rixe a éclaté entre des ouvriers français et des ouvriers italiens (appelés "trimards")<sup>1</sup> travaillant aux salins, dégénérant en un véritable lynchage et massacre de travailleurs immigrés italiens par une foule française.
  - **Bilan :** Officiellement 8 morts italiens, mais les estimations non-officielles et la presse internationale de l'époque parlaient d'un bilan beaucoup plus lourd (jusqu'à 50 morts et 150 blessés).
  - **Conséquences :** Le procès qui a suivi a abouti à l'acquittement de tous les accusés, provoquant un scandale international.

---

<sup>1</sup> Dans le contexte du massacre d'Aigues-Mortes, le terme "trimard" ou "trimardeur" était chargé d'une connotation très péjorative : Il désignait les ouvriers saisonniers, souvent **immigrés** (Italiens, dans ce cas précis), qui n'avaient pas de domicile fixe et qui étaient obligés de parcourir de longues distances pour trouver de l'ouvrage (comme la récolte du sel). Pour les ouvriers français sédentaires (Les *pays*), c'était un synonyme de **vagabond**, d'**étranger indésirable**, de **mendiant potentiel**, voire de **voleur**, qui venait "voler" le travail.

Le mot "trimard" encapsule donc la **dureté du travail**, la **vie itinérante** et la **précarité sociale** de ces travailleurs au XIXe siècle.

### Asti, piémont italien, printemps 1893

Le soleil de mai filtra à travers les feuilles de vigne, illuminant la terre rouge. La jolie **Lucia** se tenait près du puits, son châle serré autour des épaules malgré la douceur de la saison. Elle était belle d'une beauté



simple et robuste, et le regard d'**Antonio Manca** ne quittait jamais son visage.

« Deux ans, Lucia, promet Antonio, sa voix étouffée par l'excitation et la peur. Deux étés, deux saisons de sel. Je reviendrai avec assez d'argent pour payer le lopin de terre que ton père nous propose d'acheter. Sur ce bout de terrain je construirai notre maison, là où le soleil frappe le matin. »

Lucia hocha la tête, mais ses yeux embués trahissaient une angoisse. L'argent pour le voyage en France, ce pays lointain et riche qu'on appelait la "République", avait vidé les maigres économies familiales. C'était un pari désespéré.

« Tiens, dit Lucia. Elle dénoua de son cou un petit médaillon en argent, portant une effigie minuscule de la Vierge. Porte cela. Quand tu auras peur ou quand tu seras seul, touche-le. Il sera mon regard sur toi. »

Antonio, les mains calleuses, prit le médaillon, froid et lourd de promesses.

« Chaque grain de sel sera un sou pour nous, Lucia. Je travaillerai jour et nuit. Et quand je reviendrai, ce sera pour ne plus jamais repartir. »

Leurs adieux furent rapides et silencieux. Antonio serra Lucia une dernière fois contre sa poitrine, sentant sur sa joue l'odeur du foin et de la lavande.

### Aigues-Mortes, été 1893

Antonio était arrivé au milieu d'août, les yeux pleins de l'or qu'il allait rapporter. Le sel, sous le soleil de Camargue, était si blanc qu'il brûlait la rétine, la mer était d'un bleu profond et la chaleur si dense qu'elle pesait sur la poitrine. Il logeait avec une trentaine de compatriotes dans un baraquement de planches à l'écart, près des remparts de la cité médiévale d'Aigues-Mortes.

Très vite il a constaté de nombreuses injustices dans le quotidien des ouvriers italiens. La ressource la plus précieuse était l'eau potable. Régulièrement, quelques travailleurs français, les "pays", vidaient les barils d'eau des Italiens, ou les forçaient à faire la queue plus longtemps sous le soleil, juste pour le plaisir de les voir souffrir.

Les contres-maîtres français fermaient les yeux sur les paresseux locaux, mais harcelaient ces "trimards", les accusant de vol de temps ou de tricherie sur la quantité de sel récoltée.

Le vieux **Matteo**, le mentor d'Antonio, tentait de négocier, d'argumenter au nom de la dignité, citant les promesses de la *Compagnie*. Il était toujours repoussé par le contremaître, un homme lourd du nom de **Toussaint**, qui répondait par une insulte générique sur l'Italie.

Un après-midi particulièrement étouffant, la tension atteignit un point de rupture. L'équipe d'Antonio se vit attribuer des pelles aux manches fendus. Alors qu'Antonio forçait sur une motte de sel, le manche se brisa net.

« *Mille diables !* » jura-t-il en italien, le sang bouillant.

Toussaint, le contremaître, s'approcha en ricanant. « Encore un qui ne sait pas tenir un outil ! C'est de la casse, ça, *macaroni* <sup>2</sup> ! Vous et vos amis paierez pour ce manche. »

Matteo s'interposa, désignant les pelles neuves utilisées par les "pays". « *Ce manche était brisé, Toussaint. Vous nous avez donné de la ferraille ! Nous travaillons plus qu'eux, et vous nous volez sur notre salaire pour de l'équipement défectueux !* »

Un groupe de travailleurs locaux s'approcha, amusé. Toussaint poussa le vieux Matteo, qui manqua de tomber dans le sel. Antonio fit un pas en avant, serrant les poings, le médaillon de Lucia brûlant sa peau. **Il était prêt à se battre**, prêt à tout gâcher.

C'est là qu'une voix autoritaire coupa l'air lourd.

« **Assez ! Qu'est-ce qui se passe ici ?** »

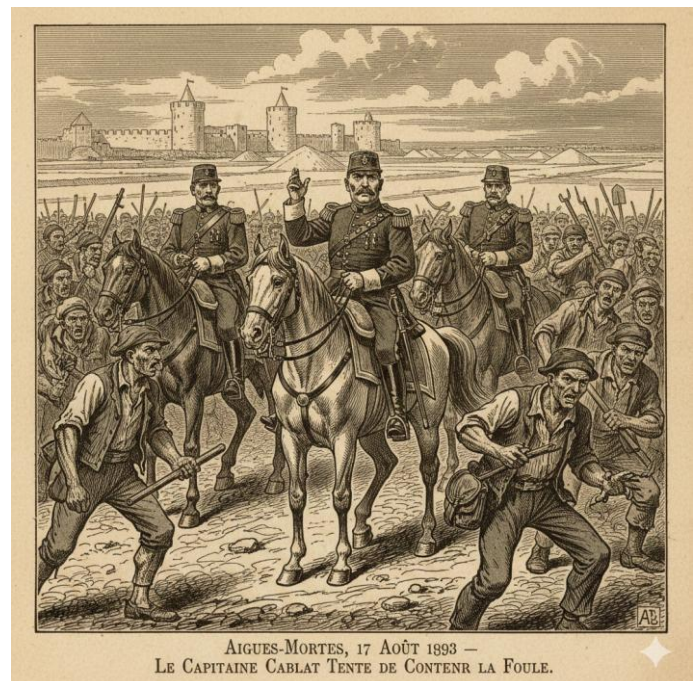
Le **Capitaine Cablat**, officier de gendarmerie, accompagné de deux gendarmes à cheval, venait d'arriver pour une ronde inopinée. La veille un des "pays" était venu lui rapporter les problèmes récurrents qu'il avait constaté dans les salins. Il avait senti le vent tourner. Cablat était là pour éviter une émeute, non pour rendre justice. C'est cet incident qui amena sa première réprimande sévère, forçant Antonio à avaler sa colère et à apprendre que, dans cette terre, la loi n'était pas son alliée.

Ainsi la tension n'avait pas besoin de soleil pour monter. Elle était dans les regards de ces "pays" qui traitaient les Italiens de « voleurs de pain ». Un soir, après une énième dispute sur une journée de travail, le vieux Matteo alla porter plainte pour insultes et menaces.

Le lendemain, le Capitaine Cablat, arriva aux salins. Homme rigide et impérieux, le visage rougi par le soleil, il symbolisait l'ordre. Il écouta, l'air las.

« *Écoutez-moi bien, vous autres, dit-il en s'adressant à tous les protagonistes. Vous êtes ici pour travailler, pas pour faire du grabuge. Évitez toute provocation. La loi sera respectée, mais je n'ai que vingt-cinq hommes pour cent-cinquante. Je ne veux pas d'histoires.* » Et se tournant vers les italiens, « *vous êtes les invités, agissez comme tels.* »

Antonio sentit son espoir se glacer. Ce gendarme ne cherchait pas la justice ; il cherchait le **silence**. Cablat fit mine d'ignorer la haine qui brûlait dans les yeux de certains ouvriers locaux, pensant que son avertissement suffirait à contenir la pression sociale. Il repartit avec un sentiment amer que l'ordre ne tenait qu'à un fil de mensonge.



<sup>2</sup> Le sobriquet « macaroni » était initialement utilisé comme une **insulte xénophobe** ou un terme de dénigrement par les populations non-italiennes (notamment en France et dans d'autres pays d'accueil lors des vagues d'immigration) pour se moquer ou rabaisser les immigrés italiens.

Le 16 août, la chaleur fit exploser la trêve. Une rixe éclata, d'abord pour une histoire de seau d'eau ou de pelles. Elle fut brève, violente, et surtout, elle créa l'étincelle que la ville attendait.

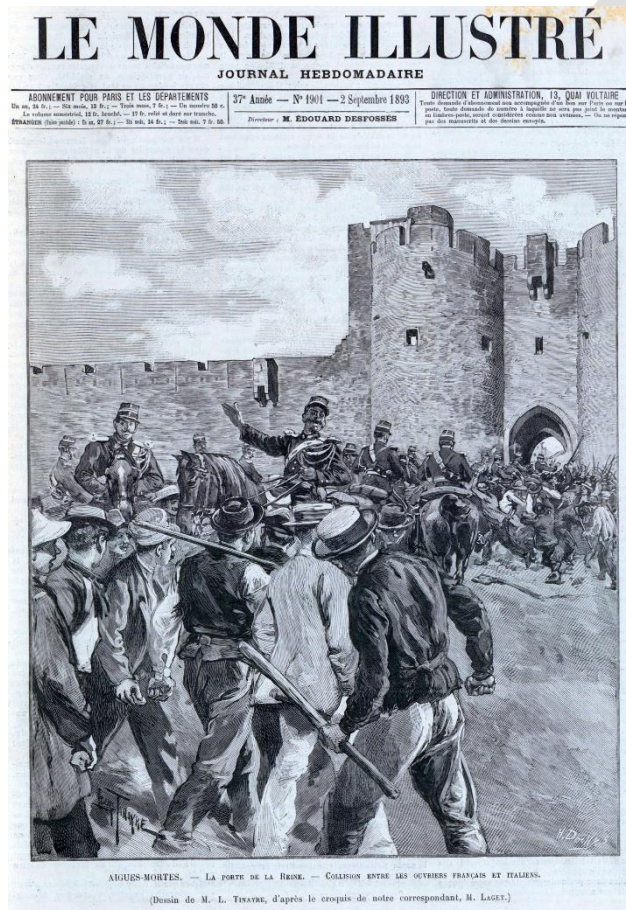
Un ouvrier français, blessé superficiellement, courut vers le village. Rapidement, la rumeur, plus vive que le Mistral, se propagea entre les remparts : « *Un des nôtres est mort ! Les Italiens l'ont assassiné !* »

Le Capitaine Cablat, alerté, revint en urgence. Il tenta de faire taire les fausses nouvelles, mais la foule était déjà rassemblée sur la place Saint-Louis. La vérité était noyée sous un tambourin battant, un cri de ralliement : « **La chasse à l'ours est ouverte !** »<sup>3</sup>

Cablat comprit qu'il ne pouvait pas affronter la foule. Son seul espoir était de mettre les Italiens à l'abri. Il se rendit au baraquement, son visage empreint de panique.

« *Préparez-vous ! ordonna Cablat. Je vous escorte jusqu'à la gare. C'est le seul moyen de vous en sortir vivants.* »

Antonio, terrorisé, regarda le gendarme. Pour la première fois, il vit l'autorité plier face à la terreur. Pourtant, Cablat était là. Il était leur dernier rempart. Un sentiment d'espoir fragile et désespéré monta en lui.



Le convoi se forma le 17 août au matin. Les Italiens marchaient, encadrés par la poignée de gendarmes et de militaires de Cablat, qui faisaient un piètre mur face à la fureur grandissante de la foule.

Antonio marchait juste derrière Matteo. Il voyait l'agitation au loin, un tourbillon de poussière et de rage.

Lorsque le convoi atteignit les faubourgs de la ville, l'inévitable se produisit. La foule, armée de gourdins, de pelles et de pierres, déferla comme une vague noire. Cablat cria : « Halte ! Au nom de la loi ! » Il tira un coup de feu en l'air. Le bruit fut immédiatement absorbé par le rugissement de la foule.

La confusion était monstre. Elle sentait le sel, la sueur et la rage. Antonio courait, le cœur cognant contre ses côtes, les yeux fixés sur le dos de Matteo qui peinait à avancer. Il entendait les cris stridents, le bruit sec des gourdins, et les ordres désespérés du Capitaine Cablat qui se dissolvaient dans le vacarme. Cablat n'était plus

un gendarme, juste un homme hurlant, bousculé, poussé. Il se retrouva impuissant, le képi arraché. Il voyait des hommes, ses citoyens, transformer des travailleurs apeurés en une cible à abattre.

Une femme, le visage déformé par la haine, lança une lourde pierre qui rata Antonio de peu mais atteignit Matteo à l'épaule.

<sup>3</sup> **Désignation Péjorative** : L'ours symbolise ici l'ennemi, la bête, l'étranger sauvage et indésirable. En traitant les Italiens d'"ours" à chasser, la foule déshumanisait ses victimes. Cela permettait de justifier la violence extrême et de transformer un crime en un "acte de nettoyage" ou un "sport" violent.

« *Vite, Antonio !* » hurla Matteo, sa voix s'étranglant.

Antonio sentit une poussée brutale dans son dos. Le convoi venait d'être brisé. Des hommes tombaient. Un grand ouvrier français, avec un rictus de triomphe, brandissait une fourche. Antonio se jeta en avant, essayant de tirer Matteo vers le côté des remparts, là où les gendarmes étaient encore un peu plus nombreux.

« *Tiens bon !* »

Matteo chancela, essayant d'échapper à la fourche. Antonio sentit l'air siffler près de son oreille avant qu'un bâton ne s'abatte sur sa tempe. Le monde vira au gris. Il s'écroula, le goût ferreux du sang dans la bouche, à la limite de la conscience.

Antonio entendit les cris de mort, le bruit sourd des coups et, pire que tout, les ordres impuissants de Cablat. L'ordre n'existait plus ; il y avait le sel, le sang, et la loi du plus fort.

Il était à terre, luttant pour se relever. Devant lui, Matteo, maintenant entouré par trois agresseurs, levait les mains en signe de supplique, que la foule ignorait. Antonio tendit la main, rampant dans la boue salée, les larmes et la sueur lui brouillant la vue.

C'est là que le choc se produisit, non pas sur son corps, mais sur sa poitrine.

Alors qu'il tentait de s'accrocher à une botte de paille pour se hisser, une douleur extrême le saisit. C'était un coup de pied donné à la volée qui le fit basculer sous un chariot. En basculant, il sentit la chaîne fine autour de son cou se briser, coupée net par une boucle ou la pointe d'une chaussure.

Antonio, étouffé par la panique, se concentra sur sa survie. Il se glissa sous le chariot, sa dernière image étant Matteo s'écroulant dans un silence soudain.

Il resta là, recroquevillé, la tête martelée, le bruit des bottes et des cris de joie résonnant juste au-dessus de lui. Lorsque, finalement, le silence revint, il sortit de sa cachette. La foule s'était dispersée, laissant derrière elle le chaos et les corps.

Antonio rampa jusqu'à un canal, loin des regards. Il s'aspergea le visage d'eau, essayant de reprendre ses esprits. La douleur était partout, mais une sensation étrange le frappa. Il porta la main à son cou.

Le médaillon de Lucia avait disparu. Il palpa fiévreusement sa poitrine, ses vêtements déchirés, les alentours du chariot. Rien. Il comprit que, dans la violence, la promesse, le talisman, tout ce qui le liait à son avenir, avait été arraché. Il était tombé dans cette boue de sel mêlée au sang.

Antonio Manca n'était plus un ouvrier en mission ; il n'était plus un futur époux. Il était désormais un fantôme, dépouillé de son rêve. Il se releva, seul au bord du canal, le vent du soir portant l'écho lointain des cris.

### **La Compromission et le Silence (L'Injustice Finale)**

Quelques jours plus tard, Antonio, la tête bandée, réussit à prendre un train pour Marseille. Il avait le cœur vide. Il n'avait plus son ami, ni ses maigres économies.

L'épilogue se joua loin, au procès d'Angoulême. Le Capitaine Cablat fut appelé à témoigner. Il était pâle, mais sa voix retrouva sa rigidité.

Il avait passé des jours à écrire et réécrire son rapport sous la pression de sa hiérarchie : il fallait sauver l'honneur de la France. La réalité du massacre fut réduite à une « **violente rixe** » entre ouvriers. Cablat

décrivit les efforts héroïques de la gendarmerie pour maintenir l'ordre, sans insister sur les corps retrouvés. Il minimisa la participation et la haine de la foule.

Lorsque le verdict tomba – l'acquittement de tous les agresseurs – Antonio n'en fut pas surpris. La justice française avait choisi de se protéger elle-même.

Quelque temps plus tard, Cablat fut discrètement muté, sa carrière sauvée. Il regardait l'uniforme qu'il portait. Il avait obéi à l'État, mais il savait qu'en mentant par omission, il avait participé au crime. Il revoyait le visage d'Antonio dans la foule, cet espoir brisé qui le condamnait, lui, l'homme de loi, à porter le **goût amer du sel et de la trahison** jusqu'à la fin de ses jours.

ASPROS